

## LE MIRACLE

---

Non, rien n'effacera de l'histoire la page  
Où l'on voit des vaisseaux sur la mer emportés,  
Remplis d'hommes, d'enfants, de femmes déportés,  
Dont la douleur d'un cœur à l'autre se propage...

C'est l'ordre. Désormais, l'exil est leur partage.  
Chassés comme un troupeau, tremblants, déshérités,  
Ils s'en vont, au hasard de la côte jetés,  
Sous l'œil indifférent d'un docile équipage.

— Maîtres puissants, vous les croyiez anéantis,  
Puisque, de leurs foyers par la force partis,  
Dispersés, ils erraient sur la terre étrangère !

Regardez : malgré vous, les voici revenus !  
Sous le toit reconstruit de la maison prospère,  
Dans les fils de leurs fils ils se sont reconnus !

Albert LOZEAU.

## NOTRE HISTOIRE

---

En 1883, Louis Fréchette appelait notre histoire *un écrin de perles ignorées* et mettait l'accent sur l'épithète. Aujourd'hui, après trente-cinq ans, le mot du poète garde encore une amère saveur de vérité. Et cette inconcevable négligence étonnera les penseurs de l'avenir, amateurs de philosophie d'histoire. Se peut-il en effet spectacle plus déconcertant que celui de notre petit peuple français faisant l'apparente gageure de survivre après s'être dépouillé des meilleurs moyens de la survivance ! A nul groupe en Amérique n'était plus nécessaire une forte culture du patriotisme ; nul peut-être n'avait affirmé plus bruyamment sa volonté de survivre ; nul non plus ne possédait pour cette durée plus de ressources de toute sorte, plus de richesses spirituelles. Et il restera que bien peu auront fait paraître plus de détachement pour les choses du patriotisme et, de toute façon, plus mal administré leur patrimoine moral.

L'Acte fédéral qui avait restitué à notre province son unité politique en avait aussi en quelque sorte consacré le caractère ethnique. Du même coup, par la multiplication des États de l'alliance, il avait doublé puis quadruplé nos périls. Le maintien de nos droits et de leurs garanties imposait dès lors avec urgence un programme très net d'organisation et de défense françaises. A tout le moins fallait-il s'appuyer plus que jamais sur les énergies de ce passé que l'on prétendait continuer. Hélas ! il se trouve que nous cessons d'avoir un programme de vie nationale,

tout juste à partir de 1867. Quelques années plus tard un livre de graves avertissements comme celui d'Edmond de Nevers, *l'Avenir du peuple canadien-français*, passe presque inaperçu, tellement les esprits se désintéressent des plus impérieuses réalités.

Surtout nous avons continué d'ignorer l'histoire. Après le superbe effort de 1850, disparaît la génération des grands historiens. Nos travailleurs s'enferment ou à peu près dans l'érudition et la monographie, tendance progressiste qui va se changer presque en recul parce que la grande histoire aura cessé de descendre vers le peuple. Désormais on ne saura plus que la réduire en de petits manuels étriqués, chefs-d'œuvre de mnémotechnie, dont se contente l'enseignement secondaire, cependant qu'à l'Université Laval la chaire de l'abbé Ferland demeure muette.

Le temps est-il venu de rendre raison d'un tel désistement, d'une si complète abdication de notre ancienne vigilance? Voyons-y, à notre humble avis, le résultat de causes multiples et complexes dont quelques-unes ne font que commencer de nous apparaître.

Jusqu'à l'évolution politique de 1867 — et même sous le régime de l'Union, régime fédératif de fait, — notre province était restée un petit État distinct dans l'agglomération des colonies britanniques. Entre les frontières du Bas-Canada, notre entité nationale ne faisait qu'une avec notre entité politique et l'idée lumineuse d'une seule patrie à servir éclairait les volontés de notre race. Séparés trop tôt de nos sources d'origine, nous avons dû nous replier sur nos seules traditions et ne compter que sur nous-mêmes. Le pacte fédéral recula soudain les frontières du patriotisme. A notre petite patrie canadienne-française, il superposa la patrie *canadienne* tout court, et, par cette révolution profonde, introduisit chez nous la dualité nationale.

C'était le temps ou jamais de définir et de diviser, de rendre à César ce qui était à César et à nous ce qui était à nous. Il importait de bannir toute ambiguïté, de marquer très nettement la dépendance des parties et du pouvoir central dans l'ordre national. Le patriotisme canadien ne peut évidemment l'emporter sur le patriotisme de race ou de province que dans les limites fixées par la constitution. Et si notre peuple français se devait à son pays, il fallait lui enseigner qu'il continuait de se devoir à sa race. Hélas ! pourquoi faut-il qu'au lieu de nous guider par ces clartés nous ayons passé notre temps depuis un demi-siècle à hésiter entre notre particularisme et le grand tout canadien, ou, plus exactement, à nous débattre dans l'incohérence ? Notre malheur a voulu qu'au moment de la conclusion du pacte et même jusqu'à ces derniers temps, nous ayons manqué d'esprits assez fermes pour nous restituer une notion nette du patriotisme et nous faire sortir de la funeste ambiguïté. Alors comment s'étonner qu'avec une telle imprécision dans son idéal, sans principe ordonnateur de sa vie, notre race également aimantée par deux pôles, n'ait su que piétiner sur place ou s'agiter dans le chaos ? Surtout quand par une étrange aberration de nos politiciens, de ceux de notre sang en particulier, l'on n'a voulu opérer la naissance et le développement de l'âme canadienne que par la suppression ou à tout le moins par l'abdication progressive de notre particularisme ? Ces hommes n'ont pas vu qu'en sacrifiant ainsi la petite patrie à la grande ils se faisaient les destructeurs de la convention fédérale, sans profit pour l'idole nouvelle. Ils se flattaient de donner de la consistance à une idée encore flottante et imprécise en lui retirant une grande force morale, l'amour prédominant et naturel qui attache l'homme à la terre de ses ancêtres. Ce qui équivalait à vouloir édifier le patriotisme en détruisant

l'instinct même du patriotisme. Où pouvait aboutir une pareille doctrine sinon à nous détacher maladroitement de notre terre sans nous attacher davantage à une grande patrie encore trop abstraite et d'un caractère trop exclusivement politique? Encore si ces sacrifices avaient pu s'appuyer sur quelque haute raison d'État. Mais au profit de qui et de quoi nous a-t-on fait consentir tous ces renoncements? Pendant qu'ils nous demandaient d'abdiquer au profit de l'unité canadienne, nos petits politiques poussaient notre pays vers le servage impérialiste et aggravaient encore l'ambiguïté du problème national.

Tant d'imprécision et tant d'incohérence dans les idées directrices de sa vie ont produit au sein de notre peuple ce qu'elles devaient produire. Tout avait changé pour nous en 1867; l'immobilité n'en est pas moins restée le premier article de notre programme. Nous avons opté pour l'empirisme, pour la routine, pour l'« essayisme » intermittent quand le présent et l'avenir nous sollicitaient aux idées nettes, à l'action prompte et persévérante. Dans cet encerclement de fer où nous allions vivre, l'évidence elle-même ne pouvait nous montrer la survivance que dans la mise en valeur de toutes nos forces et de toutes nos activités. Mais nous étions pauvres de trop de clartés pour nous déterminer efficacement. Quand il eût fallu parler de vigilance et de devoirs nouveaux, on parlait de sécurité et d'imaginaire *fair-play*. Soyons justes : à certains moments nous connûmes des sursauts. Des hommes qui se gardaient les yeux ouverts dérangèrent notre sommeil. Mais parce que leurs appels ne s'appuyaient pas suffisamment sur l'idée, le lendemain nous voyait retomber dans notre impassible quiétude, fermant les oreilles aux coups de sape qui minaient le sol sous nos pieds.

On se prend à penser qu'une attitude plus perspicace était peut-être au-dessus de la puissance des hommes et des choses. En vérité, nous avons eu quelque mérite depuis 1760 à nous entêter ainsi à demeurer Français. Pendant que d'autres races émigrées en Amérique se voyaient suivies et stimulées par la patrie d'origine, nous avons dû puiser uniquement en nous-mêmes nos raisons de survivre. Les écrivains français qui à propos de notre durée parlèrent de « miracle », ont-ils pris garde à cet aspect du prodige ? Oui, depuis un siècle et demi, nous avons offert au monde ce spectacle pathétique d'une poignée de Français luttant et souffrant dans un splendide isolement pour demeurer du sang de France et de sa culture sans autres mobiles que le prix de cette culture et le sentiment de l'honneur. Nous étions pourtant le groupe français le plus considérable en dehors de France. Mais l'ancienne mère-patrie ne laissait pas que d'observer d'un œil très olympien la lutte dramatique soutenue ici par nos pères pour l'expansion française. « Il faut bien vraiment que ces gens-là aient été de notre sang et de notre parenté, a écrit M. Rameau, pour que nous les ayons ainsi méconnus; nous sommes les derniers à nous apercevoir de leur gloire et de leur héroïsme, alors qu'il n'est pas une petite peuplade dans le monde, luttant pour la patrie et la liberté, à laquelle nous n'ayons prodigué le lyrisme de nos sympathies et la pompe de nos dithyrambes<sup>1</sup>. »

Non, la solidarité n'a pas été au dix-neuvième siècle une vertu française. Pendant que les gouvernements de France nous oubliaient ou n'intervenaient dans nos affaires qu'avec une rare inintelligence, les Français venus en Amérique n'accordaient trop souvent que du mépris à notre pauvreté, à nos archaïsmes de langue et de mœurs, quand ils

<sup>1</sup> *Rameau de Saint-Père : Une colonie féodale en Amérique*, vol. I, pp. 301-302.

ne se faisaient pas les collaborateurs de l'assimilation anglo-saxonne. La vieille mère-patrie gardait toujours au front le vif éclat de son antique honneur; mais hélas ! sa politique et sa littérature faisaient parler volontiers de décadence; et nous, les petits groupes éloignés, éblouis quelquefois par le faste de l'étranger, avons peine à ne pas laisser entamer notre fierté française. Que dis-je? nous avons dû nous défendre contre la France. Une rançon restait attachée à sa meilleure bienfaisance. Sa littérature ne nous élevait quelquefois que pour nous assujettir. Au lieu de choisir dans la pensée de France et de l'accueillir comme une éducatrice, nous nous en sommes forgé un vasselage. De là l'origine de ce colonialisme français qui nous a tant desservis. Et c'est bien l'une des énigmes de notre histoire et l'un des indices aussi de notre déracinement que nos intellectuels aient prodigué à la France, malgré ses oublis et malgré ses dédains, un attachement qui a passé trop souvent l'amour qu'ils devaient à leur propre pays. Arrachés à notre sol par cette autre force d'exotisme, toute une portion de nos écrivains et de nos artistes en ont presque répudié leur patrie naturelle. Du même coup ils tentaient de nous imposer un art tout factice et enveloppaient d'un souverain mépris les œuvres du terroir. Plus d'indulgence ni de rémission ! Nos pères n'avaient tous été que des barbares de la grande barbarie, y compris nos vieux historiens qui succombèrent à l'ignominie générale. Et c'en fut fini du contact avec la terre et les morts, ces fondements éternels du patriotisme.

\* \* \*

Le temps presse, n'est-il pas vrai, de faire travailler les causes qui redresseront notre vie, qui y feront entrer une pensée d'ordre et de progrès. Nos dirigeants s'aviseront-

ils de méditer quelqu'un de ces jours ce grave avertissement de Montesquieu : « Des peuples sont tombés des plus hauts sommets de la civilisation à la ruine et à la servitude pour s'être abandonnés pendant deux générations. » Et s'abandonner ne voudrait-il pas dire avant tout rompre avec l'histoire, puisque rompre avec les ancêtres, c'est rompre avec la source vivifiante des vertus héréditaires et briser la continuité de l'action imposée par l'idéal de la race ?

L'histoire ne conserve point le passé à l'état de matière inerte, stérilisée. Elle conserve et transmet de la vie; elle peut être un multiplicateur de forces. Par elle les vertus et les forces des vivants s'augmentent à chaque génération des forces et des vertus des morts. Sans l'histoire nous ne garderions dans le mystère de nos nerfs et de nos âmes que de vagues tendances, que des vestiges presque informes de la vie et des héroïsmes anciens. Là s'arrêterait la transmission parcimonieuse du sang et ainsi s'anéantiraient peu à peu tant d'efforts séculaires pour amener jusqu'à nous l'âme enrichie des aïeux. Mais voici que vient l'histoire, doctrine et maîtresse vivantes, passé et tradition recueillis et condensés. Tout le butin glorieux qu'elle a glané le long des routes du passé, elle l'offre à nos intelligences et elle nous fait entrer en possession de notre patrimoine spirituel. A la transmission du sang va maintenant s'ajouter la transmission de l'esprit. Par le magistère de l'histoire ce qui n'était que vestige presque effacé, tendances ou instincts, devient conscience, idéal et volonté. Oui, nous sentons à n'en pas douter un levain mystérieux secouer notre héroïsme en puissance; dans nos âmes de fils toute la vertu héréditaire se réveille et afflue, et les volontés des ancêtres s'imposent à nos consciences d'héritiers comme des impératifs catégoriques.



En effet, par l'idéal qu'elle maintient et prolonge, par la vision qu'elle donne des buts collectifs, l'histoire fait encore la continuité des générations. Et qui ne voit que c'est presque tout dans la vie d'un peuple ? On ne met de la puissance dans ses actes qu'à la condition de mettre entre chacun une soudure et de les appuyer ainsi les uns sur les autres pour leur transmettre la vertu acquise. Mais cette continuité vigoureuse n'est réalisable, avons-nous besoin de le dire, que si elle procède d'une pensée directrice, d'un idéal qui contient en puissance tout le dessin d'une vie et le développe et l'ordonne dans l'unité.

Ainsi en est-il dans la vie d'un peuple. Son existence n'aura d'unité et de vigueur que si l'action des générations s'ajoute et s'emboîte sans cesse. Force lui est bien d'enfermer ses activités dans les moules ou les formes qui répondent à son génie et de faire en sorte, pour tout dire, que les vivants continuent d'être gouvernés par les morts.

On aperçoit de là le rôle souverain de l'histoire. Dans cet effort des générations vers le même but inaltérable, c'est elle qui conserve la vision du but et la pensée directrice, l'idéal ; c'est elle qui révèle le plan selon lequel s'est développé le passé. De l'ensemble des actes des ancêtres, de leurs résolutions et de leurs attitudes dans le labeur quotidien et aux heures plus graves, se dégage une pensée particulière, une intention longue et perpétuelle, qui est la tradition. L'histoire s'empare de cette pensée, elle la dissémine au fond de l'âme de tous et elle crée la lumière et la force qui ordonnent les activités innombrables d'un peuple et le poussent à l'accomplissement de ses destinées.

Mais si l'on admet la vérité de ces principes, et comment ne pas l'admettre ? — quelle clarté funèbre ne vient-elle pas projeter sur notre situation présente ! Qui peut bien s'étonner que notre vie actuelle apparaisse avec quelque

chose de désarticulé? La masse de nos pauvres gens ne connaît que l'époque où elle a vécu, les quarante ou cinquante ans qu'aura duré son existence. Ils ne se croient pas « la minute d'une chose immortelle » mais un moment isolé, un chaînon brisé. Les autres ont enfermé toute leur science de notre passé dans quelques formules oratoires pompeuses et vides, ancien résidu du temps de collègue à jamais vidé de toute sève et de tout ferment généreux.

\* \* \*

Puis donc qu'il faut un enseignement de l'histoire, il importe de s'inquiéter tout d'abord des historiens. Chacun comprend qu'il est plusieurs façons de ressusciter le passé d'un peuple et qu'il en est même qui peuvent constituer une trahison. A l'heure où j'écris, serait-il téméraire d'affirmer que l'histoire canadienne a déjà commencé de s'écrire contre nous? Nous avons eu depuis quelques années beaucoup de monographistes; nous comptons même quelques historiens de valeur. Mais les ouvrages les plus imposants, les monuments historiques les plus vastes ont été élevés depuis vingt ans par l'initiative sinon toujours par la pensée anglaise. Admis au rôle de très modestes collaborateurs, nos historiens n'ont pas empêché ces très somptueuses entreprises de minimiser outre mesure l'effort de nos ancêtres et quelquefois même de desservir la vérité. Au moins si nous pouvions écrire que nul des nôtres travaillant pour lui-même n'a dénaturé l'histoire canadienne. On voudrait pouvoir fermer les yeux sur des tendances inquiétantes. Ah! Dieu veuille que la guerre actuelle ne fasse pas s'évanouir jusqu'aux dernières étincelles de bon sens. Une preuve de l'égarement produit dans les esprits par les passions de parti et par le loyalisme de surenchère n'apparaît-elle point dans l'inclination de plus en plus évidente à faire de l'his-

toire canadienne une apologie obligatoire de la politique anglaise? Le triomphe d'une telle école aboutirait, cela va de soi, à la décapitation de tous nos grands parlementaires et ce serait en plus le triomphe de l'imposture. Je souhaite que nos historiens nouveau-genre relisent dans les *Questions historiques* de Fustel de Coulanges les protestations émouvantes qu'a élevées ce grand caractère contre les historiens de l'école romantique tous plus ou moins coupables d'avoir fait de l'histoire contre la France. Alors qu'en Allemagne les historiens se mobilisaient pour la défense du *Vaterland*, qu'ils formaient « une armée organisée », en France, les maîtres de l'enseignement historique, surtout au temps de M. Gabriel Monod, calomniaient le passé de leur pays au profit des institutions anglaises ou germaniques. Chacun connaît les résultats de cette criminelle folie et assez de motifs nous défendent de laisser renouveler chez nous pareilles expériences.

Mieux vaudrait pour les historiens de notre race préparer les matériaux de l'avenir, ceux de notre grande histoire définitive. Le temps est venu de créer et de développer en notre province le service des archives. Au lieu de tant exporter à Ottawa comme si la Confédération canadienne était une chose nécessairement éternelle, nous pourrions nous aviser de garder chez nous notre patrimoine. Il faudrait encore se hâter de tirer de leurs oubliettes beaucoup de documents et d'en arracher d'autres à la destruction imminente. Et c'est pourquoi l'on ne saurait trop louer des initiatives comme celles de la *Société historique de Montréal* qui recueille les documents rares et n'attend que l'assistance des pouvoirs publics pour les mettre au jour. Aussi bien nos archives devraient être promptement classifiées, complétées par les matériaux de Londres, de Paris et d'ailleurs, et mises à la portée des travailleurs. Un jour, nous ne pou-

vous y songer sans un peu d'envie, l'élu de la Providence paraîtra ; d'un coup d'œil il embrassera tous ces matériaux accumulés, toute cette poussière chaotique; puis il assemblera des parties harmonieuses, les animera au souffle de son génie, et, à la gloire des aïeux, il dressera le monument immortel.

Que les historiens accomplissent leur devoir et un enseignement de vérité et d'action descendra vers le peuple. Cet enseignement, je ne prétends point lui tracer ici un programme de pédagogie minutieuse. Je veux me borner à quelques réflexions d'ordre général.

Ce qui importe avant tout c'est l'état d'âme du professeur, c'est l'atmosphère de la classe, l'un et l'autre dépendant de l'idée très haute qui doit présider à l'éducation patriotique du jeune Canadien français. S'il fallait adresser un reproche à l'enseignement d'autrefois, peut-être pourrait-on lui tenir rigueur de ses allures trop désintéressées. La différence ne nous paraissait pas assez profonde entre la classe de grec ou de latin et celle de l'histoire du Canada. Rien de plus révélateur à ce sujet que ce mot qui s'est trouvé tant de fois sur les lèvres de Mgr Langevin: « Avant mon arrivée à Saint-Boniface, j'ignorais ce que c'est que le patriotisme. » Nos anciens maîtres eussent pu se souvenir que l'histoire nationale n'est point une matière de caractère spéculatif comme les langues mortes; elle n'est pas uniquement un moyen ou un élément de culture générale. C'est une science pratique qui prétend à la conduite de la vie. Elle a pour fin d'orienter toute une catégorie d'actes humains, quelques-uns des plus élevés après ceux de la religion; elle est le catéchisme des croyances et de la morale patriotiques. Je voudrais qu'à la lumière de ces principes le professeur aperçût l'étendue de ses responsabilités. Pour estimer à son mérite l'enseignement de notre histoire, nos éduca-

teurs n'auraient qu'à s'en rappeler la haute valeur éducative. S'il convient, selon le conseil de Schiller, de mettre l'enfant de bonne heure en présence de toutes les beautés, et si l'on devient le fils des admirations et des émotions de sa jeunesse, quelle plus belle école de grandeur que l'épopée canadienne ! Vit-on jamais sur quelque point du monde plus d'âmes de premier ordre accomplissant avec un idéal aussi élevé une si longue suite d'actions incomparables ?

Il nous paraît bien que l'éducation patriotique par l'histoire doive commencer dès la première enfance, puisqu'il y a profit moral à initier l'homme le plus tôt possible aux règles et aux stimulants qui commanderont quelques-uns des actes les plus importants de sa vie. Fadette a élaboré un jour un programme d'enseignement d'histoire du Canada dans la famille. On le trouvera dans l'*Almanach de la langue française* de 1917. M. l'abbé Gélinas, du séminaire des Trois-Rivières, a composé pour les tout petits de l'école de jolies et brèves narrations sur les héros et les héroïnes de la Nouvelle-France. Et l'on nous fait espérer prochainement une histoire en images qui gravera dans les petits cerveaux quelques-unes des plus belles attitudes de nos pères. D'intelligentes initiatives ont déjà mis à profit les couvertures des livres et des cahiers de classe pour y apposer des médaillons ou de courtes biographies. Ne pourrait-on ajouter dans de petits carrés où elles apparaîtraient en relief quelques-unes des sentences des fondateurs et des héros, celles qui révèlent le fond même de notre histoire ? Nos enfants devraient porter dans leur mémoire ces lignes de Champlain, magnifique formule de l'idéal de nos pères :

*Quant à moi i ay faict élection du plus fascheux et pénible chemin qui est la périllzuse navigation des mers à dessein toutefois non d'y acquérir tant de biens que d'honneurs et gloire de Dieu pour le service de mon Roy et de ma Patrie.*

Et tous ne devraient-ils pas savoir également par cœur la lettre de François Hertel, le petit héros de quatorze ans, l'enfant sublime de la Nouvelle-France qui, prisonnier chez les Agniers, écrit au Père Lemoine : *Le jour même que vous partîtes des Trois-Rivières, je fus pris sur les trois heures du soir par quatre Iroquois d'en bas ; la cause pour laquelle je ne me fis pas tuer, à mon malheur, c'est que je craignais de n'être pas en bon état... Mon Père, je vous prie de bénir la main qui vous écrit et qui a un doigt brûlé dans un calumet, pour amende honorable à la majesté de Dieu que j'ai offensé ; l'autre a un pouce coupé. Mais ne le dites pas à ma pauvre mère.* Il resterait encore à initier les petits Canadiens français aux légendes, aux chansons, à la botanique canadiennes, toutes choses qui leur révéleraient plus parfaitement les amitiés françaises de la patrie.

Ce qui presse le plus dans l'enseignement secondaire, c'est la rédaction d'un manuel. Nous croyons savoir que cette lacune sera bientôt comblée. Pour répondre aux nécessités de l'heure, le nouveau manuel devra apparaître substantiel et fournir en quelque sorte une apologétique de notre patriotisme. Oh ! je n'ignore point les exigences de la probité historique. Le véritable historien demeurera toujours, tel que l'a défini Fustel de Coulanges : « Celui qui se tient le plus près des textes, qui les interprète avec le plus de justesse, qui n'écrit et même ne pense que d'après eux. » Mais un dessein apologétique ne peut qu'imposer à un enseignement un caractère plus rigoureusement scientifique. Il est des causes qui ne souffrent point d'être servies avec maladresse, encore moins d'être déshonorées par l'improbité. Et alors, qui peut bien empêcher un professeur ou l'auteur d'un manuel de mettre en un plus vif relief certains faits, certains mouvements d'idées ? Qui peut leur faire un crime de venger les ancêtres contre les dénigreur et même,

quand il le faut, de disserter, de juger et d'élever leur récit jusqu'à une gamme supérieure ? « Montrer ce qu'il y avait de forces sociales, intellectuelles et morales en germe dans les temps primitifs du Canada ; faire voir comment les circonstances fortuites en ont retardé le développement et reporté à longue échéance le résultat des promesses que contenait l'aurore ; signaler aux Canadiens ce qu'ils peuvent faire pour poursuivre l'essor logique de cette destinée que leur présageaient la sagesse et la vertu de leurs ancêtres, voilà, ce me semble, écrivait un jour M. Rameau, quel doit être l'objectif de l'histoire du Canada aujourd'hui, si l'on veut que l'étude de l'histoire soit non seulement la fantaisie intellectuelle de quelques antiquaires, mais un enseignement vivant et fécond dans lequel les peuples sages et intelligents vont préparer les forces de leur avenir par l'observation du passé. » De même l'impartialité historique n'est pas l'impassibilité. « Si l'histoire doit de plus en plus se renseigner, disait de son côté M. le comte Vandal recevant à l'Académie le marquis de Ségur, s'il faut se placer au-dessus de nos préoccupations et de nos discordes, gardons-nous pourtant d'en faire simplement une œuvre d'érudition ; gardons-nous de la refroidir autant que de la fausser... Laissons-la s'échauffer au contact des actions exemplaires et au son des accents virils ; il est bon qu'elle parle haut et clair aux générations qui s'élèvent. »

Ajouterons-nous que nos grands garçons et nos grandes filles ont le droit de connaître toute la vie de leur pays et qu'il faut leur enseigner l'intégrale histoire, toute celle qui est vécue ? D'où nous est donc venu ce préjugé que l'histoire des derniers cinquante ans au Canada doit rester pour la jeunesse une sorte de livre scellé, un jardin défendu ? Pour vénérable que soit un préjugé, il n'en reste pas moins un préjugé. Encore faudrait-il que nous ne fussions point les seuls à commander cette ignorance à nos enfants. Les

manuels les plus autorisés — j'ai devant moi ceux de l'abbé Gagnol — achèvent l'histoire de France aux événements de la dernière décade et je ne sache point que cette période ait été économe de tourmentes. Nul doute que pour un passé encore tout proche il soit plus difficile d'atteindre la vérité. Mais faut-il pour cette raison soustraire à l'enseignement la part de vérité qui demeure toujours accessible ? Le définitif est plutôt rare en histoire et le mot qui reste est celui de Gaston Boissier : « L'histoire... est une science essentiellement conjecturale. » Au fond, j'en ai bien peur, les tenants de l'ignorance redoutent plus que toute chose l'effet de la lumière sur quelques idoles régnantes, quelques manœuvres opérées dans les ténèbres. Mais quelques-uns penseront qu'il est des intérêts plus graves à sauvegarder que la durée des fétiches ou l'obscurité des coulisses. Oublions-nous que notre devoir est de préparer la jeunesse à la vie et dans le meilleur sens de cette formule trop suspecte ? Notre devoir est de fournir à nos jeunes gens les éléments d'un jugement éclairé et sain pour la gouverne de leur vie ; et ces éléments ils devront les posséder avant la fin de leurs études. Ce n'est ni dans dix ni dans vingt ans, c'est demain qu'ils devront connaître assez les hommes, les événements, la vie sociale et politique de leur pays, pour agir, se défendre et prendre parti. Vaut-il mieux laisser nos enfants apprendre cette portion d'histoire dans les clubs, dans les gazettes politiques, dans les brochures électorales et les rendre ainsi les fatales victimes d'irrésistibles courants et d'irréparables illusions ? Oh ! sans doute le professeur d'histoire devra procéder avec tact et réserve ; à la discussion des faits, il préférera l'exposition sereine. Il regardera aux principes, à la vérité, à la justice plutôt qu'aux hommes. Mais dût-il commettre quelques erreurs d'appréciation, erreurs qui demeurent possibles même pour l'histoire la plus lointaine,



cet inconvénient nous paraît encore moindre que le régime de l'ignorance, du cache-nez et du coton dans les oreilles *ad usum Delphini*.

Ce système deviendrait d'autant plus déplorable que notre vie nationale vient de subir une courbe suprême et que nous vivons une heure de révolution. Ne va-t-on pas répétant que l'histoire du Canada doit être enseignée du point de vue britannique, *on a British footing* ? Encore une expression qu'il convient d'examiner. Je ne sache pas que l'on ait jamais défini avec exactitude ce qu'il faut entendre par ce *British footing*. Mais les thèses habituelles des nouveaux maîtres en Israël ne nous laissent guère d'illusion sur leur pensée de derrière la tête. Enseigner l'histoire *on a British footing*; cela veut dire l'enseigner en vue de développer au sein de la jeunesse canadienne la mentalité impérialiste anglo-saxonne. A cela nous déclarons tout de suite que l'enseignement de l'histoire du Canada au Canada doit être avant tout *on a Canadian footing*. Nul doute qu'il faille rattacher cette histoire à celle d'Angleterre, parce que l'Angleterre est le pays de notre allégeance, la source de nos institutions politiques, et qu'on ne sépare point deux histoires qui se sont com-pénétrées depuis un siècle et demi. Et pour cette dernière raison, nous devons étudier de plus en plus l'histoire de France avant la conquête et celle des États-Unis. Mais nous croyons, avec nos gouvernants actuels qui le proclament encore, que le Canada est une colonie autonome et non pas une partie intégrante du Royaume-Uni, comme l'Écosse et l'Irlande.

Nous pourrions arrêter ici ces considérations s'il ne fallait songer à la génération du peuple qui a grandi depuis cinquante ans. Notre peuple a besoin de l'enseignement patriotique si l'on veut qu'il collabore tout de suite aux

initiatives prochaines. Les familles ont besoin de l'histoire si nous voulons que la foi nationale anime l'intérieur de nos foyers. Ici, je salue comme œuvres d'éducation populaire les initiatives de la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* multipliant en chacune de ses sections les conférences sur l'histoire canadienne. C'est là un mouvement des plus heureux qui mériterait d'être continué et généralisé. Et pourquoi ne verrait-on pas ce beau jour où, dans les plus modestes de nos villages, le curé ou l'un des notables trouveraient le moyen d'apprendre une page d'histoire du Canada pour aller ensuite la redire devant les bonnes gens? Une autre initiative qui vaut d'être signalée dans le monde scolaire c'est celle du concours d'histoire entre deux écoles, celle des garçons et celle des filles, ou encore entre deux classes de la même école. Concours public où en une heure, avec l'efficacité de ces méthodes passionnantes, les parents eux-mêmes peuvent repasser toute l'histoire. Peut-être faudrait-il à cette rééducation du peuple la coopération de toutes les méthodes et de tous les moyens d'action. Ceux qui ont fait leur tour d'Italie ont pu constater avec quelle habileté savante la révolution piémontaise a pu, en l'espace de quelque trente ans, imposer d'un bout à l'autre du pays, l'admiration de ses grands hommes. Depuis la petite gravure, la carte postale, la plaque commémorative, jusqu'au titre flamboyant des boulevards et des places et jusqu'au monument démesuré et tapageur, rien n'a été épargné, par exemple, pour dresser dans l'imagination populaire l'apothéose du héros garibaldien.

\* \* \*

Il importe seulement que les professeurs de patriotisme ne se cachent point la vérité. Le réveil d'un peuple est une longue et immense entreprise. Avec la souveraineté de

l'opinion, c'est constamment une gigantesque bataille entre les forces du bien et du mal, entre les puissances de la vérité et de l'erreur. Ceux qui se rendent maîtres des esprits et les dirigent ce sont les groupes les plus forts parce que les mieux organisés, ceux qui jettent dans la circulation les mots d'ordre les plus entraînants et les plus persévérants. Il ne peut suffire de tuer l'apathie et le sommeil. Pour odieux et extraordinaire que cela doive paraître, il faut savoir entendre qu'au milieu de nous vivent et s'agitent des hommes qui redoutent à l'égal d'une calamité la reviviscence du sentiment national. Le patriotisme crée un ordre en nous subordonnant à quelque chose de plus grand que nous-mêmes; il atteint toutes les anarchies, toutes les formes de l'égoïsme. Aux yeux des déracinés et des apathiques, les patriotes feront toujours figure de sonneurs de trompette et de Catons grincheux.

Notre devoir est d'accepter cette longue bataille et de vouloir que l'esprit de race finisse par l'emporter sur l'esprit de parti. La cause du patriotisme et du réveil national devra disposer d'assez de constance et d'assez de force pour écraser toutes les résistances de l'apathie et de l'intérêt. Pour nous résoudre à cet effort, il suffirait de nous rappeler quelques-unes de nos responsabilités. Nous faisons partie d'une fraternité française en Amérique. Ce n'est pas principalement sur la France que les autres groupes français du continent appuient leur volonté de survivre. Pour tous, la province de Québec, le cœur de l'ancienne Nouvelle-France, est la première patrie du souvenir, la capitale du patriotisme français. C'est parce que la vallée laurentienne a été le berceau de la race, que notre petite patrie est la terre où dorment les ancêtres, qu'elle enferme en son sein le trésor de souvenirs, de mœurs et de vertus qui fait le fond de leur âme; c'est parce qu'ils se sentent

liés à toute cette histoire et à toute cette noblesse que nos frères dispersés veulent en perpétuer l'héritage. Mais c'est nous qui sommes les leviers de leur volonté. Pas un de nos sursauts de fierté qui ne produise chez eux de plus fortes résolutions de vivre; pas une de nos apathies qui ne se fasse suivre d'un fléchissement de l'espérance française. Les Français de Québec ont charge d'âmes. Il nous semble qu'à l'heure actuelle nous sommes pour tous nos frères de même race un sujet de vive anxiété. Mieux que nous ils mesurent la grandeur des périls qui s'élèvent et ils se demandent inquiets si la vigueur de notre effort, la fermeté de nos déterminations sauront égaler les puissances de mort acharnées contre nous.

Élevons nos pensées encore plus haut et songeons que toute nation ici-bas a pour tâche d'accroître pour sa part le patrimoine spirituel de l'humanité. Un peuple fait une grande œuvre civilisatrice par cela seul qu'il garde au monde les valeurs de son héritage historique. Et si ce peuple est français et catholique, des raisons encore plus hautes lui imposent de vivre et de rester fidèle à lui-même. Non, ce n'est point pour qu'ils se perdent ou qu'ils demeurent inemployés qu'en ce point du globe et dans les origines de notre race furent déposés par la Providence tous les éléments d'une supériorité.

Lionel GROULX, *ptre.*

*L'Action française* publiera en septembre :

« NOTRE JEUNESSE »

par M. GUY VANIER,

un article de M. l'abbé EDMOND LACROIX, etc., etc.

## PENSÉES D'AOÛT

---

*Le mois d'août ramène la fête nationale acadienne, dresse dans une plus vive lumière le souvenir du peuple martyr.*

*L'Action française s'en voudrait de ne pas saluer aujourd'hui d'un hommage particulier le groupe fraternel en qui s'incarne le plus magnifique exemple de survivance française qu'il y ait au monde.*

*Lozeau, dans une page puissante, évoque au frontispice même de cette livraison le sombre drame de la dispersion et la sublime revanche de l'histoire. Mais ce n'est pas seulement aux rives de la vieille Acadie que*

*Sous le toit reconstruit de la maison prospère*

*les augustes victimes ont pu, dans les fils de leurs fils, se reconnaître. D'un bout à l'autre du Canada, et jusque sous le drapeau étoilé, leur sang continue à témoigner de son antique vertu.*

*Et, pour l'ennemi qui rêve de notre disparition comme pour l'ami qui la redoute, quel émouvant, quel instructif sujet de méditation que le simple rappel, au cœur de l'Acadie ressuscitée, de ce fait qu'à la tête de la résistance française dans l'Ontario comme dans l'Ouest se trouvent deux Acadiens. Non seulement la race n'a pas été étouffée dans son berceau, mais elle fournit des chefs à ceux qui luttent au loin. Le sang qui coule dans les veines de Mgr Béliveau et du sénateur Landry ruine tous les pessimismes, porte toutes les espérances.*

*A nos frères d'Acadie, souhaitons en ce jour de voir grandir et se développer avec magnificence l'œuvre de leurs*

*pères, d'achever glorieusement leur pacifique revanche. Ils reconstruisent avec une patiente énergie leur vie nationale; ils sont exposés comme nous à tous les dangers d'une ambiance étrangère. Puissent-ils en triompher complètement! Une longue expérience leur a appris, comme à nous, qu'une vigilance constante, étendue à tous les actes de la vie quotidienne, est la condition même du succès.*

*Et puissent les relations entre Acadiens et Canadiens français se faire plus nombreuses encore et plus fraternellement intimes! Nous avons ensemble trop de souvenirs et d'espérances, nous sommes trop liés par le commun héritage du sang et des croyances pour que nos bras ne se nouent point en une indissoluble étreinte.*

Omer HÉROUX.

---

## FABRICANTS DE BONBONS ET DE BISCUITS

---

Deux nouvelles réunions des fabricants de biscuits et de bonbons ont eu lieu dernièrement. La revision des noms des produits se poursuit activement. Il est probable que le travail sera terminé à une prochaine séance.

Près des deux-tiers des fabricants canadiens-français de biscuits et de bonbons ont jusqu'ici adhéré à notre mouvement. Nous ferons connaître bientôt au public le résultat de nos délibérations et quel profit la langue française va en retirer.

## MONSEIGNEUR DE CHEVERUS

---

UNE LETTRE INÉDITE

---

Étant de passage à Boston, l'autre jour, j'eus la curiosité d'entrer dans la *Old State House*. Ce n'était pas la première fois que je visitais cette relique d'histoire. J'aime à y venir, quand, au cours de mes voyages dans la capitale, il me reste une heure ou deux de temps libre. Cet édifice est en effet intéressant par son architecture et sa décoration, — tout à fait de l'époque — plus encore par les souvenirs qu'il suscite : c'est là, en effet, que, selon une inscription que l'on lit dans l'une des salles, est né l'enfant promis à un si grand avenir : *The child Independence*.

L'*Old State House* est devenue une sorte de musée archéologique, entretenu avec un soin passionné par la *Bostonian Society*, qui y a ses bureaux et qui y tient ses séances, dans la salle dite du Conseil, toute pleine de grandes ombres. Les gouverneurs royaux y ont siégé — je n'ai pu m'empêcher de frémir en songeant que William Shirley avait tramé dans ces murs ses plans infâmes contre les pauvres Acadiens — ; mais le souffle de la liberté naissante a épuré l'atmosphère de cette chambre consacrée par la mémoire de Washington, de Lafayette, de Benjamin Franklin et de tant d'autres héros à l'antique. Les souvenirs coloniaux qui s'y rattachent s'évanouissent en quelque sorte devant les gestes simples et augustes accomplis ici par les pères de la confédération américaine.

Parmi les objets de toutes sortes que la piété des Bostoniens, si respectueux des choses de leur passé, a entassés dans les autres pièces de cet édifice — car la salle du Conseil est d'une simplicité vraiment républicaine, l'on n'y voit que quelques fauteuils du temps, — vieilles faïences, armes rouillées, débris de navires, estampes, etc., — j'ai découvert, sous une vitrine, une collection d'autographes dont le plus précieux et le plus intéressant pour moi était une lettre de Monseigneur de Cheverus. A ma demande, le gardien de ces trésors voulut bien sortir ce document de la vitrine, me le tendre et me permettre d'en prendre copie. Avant de le reproduire, il ne sera pas inutile de rappeler brièvement la carrière de l'illustre prélat qui l'a écrit et signé.

Jean-Louis Lefebvre de Cheverus naquit à Mayenne (France) le 28 janvier 1768. En vertu d'une dispense particulière, il fût ordonné prêtre à l'âge de vingt-trois ans, en 1790. Nommé chanoine du Mans, puis vicaire et peu après curé à Mayenne, il refusa de prêter le serment à la constitution civile du clergé, ce qui lui coûta sa paroisse et mit sa vie en grand danger. Traqué comme tant d'autres confesseurs de la foi, il réussit à gagner l'Angleterre sous un déguisement. Une lettre d'un de ses anciens professeurs au Séminaire, l'abbé François-Antoine Matignon, qui s'était réfugié à Boston où il y exerçait le saint ministère, décide l'abbé de Cheverus à venir en cette même ville où il arriva le 3 octobre 1796. Le 8 avril 1808, il était nommé premier évêque de Boston; à cause du retard des Bulles, il ne fut cependant consacré que le 1er novembre 1810. Ses immenses travaux apostoliques ayant considérablement affaibli sa santé, souffrant de la rudesse du climat, il demanda à rentrer en France. Le Saint-Siège agréa son désir si légitime, et en 1823, le 15 janvier, après 27 ans de dur labeur



en Amérique, transféra Mgr de Cheverus au siège de Montauban; puis, le 30 juillet 1826, au siège archiépiscopal de Bordeaux. Nommé pair de France par Charles X, Mgr de Cheverus fut créé cardinal le 1 février 1835. Il mourut le 19 juillet 1836. Les vingt-sept années de son séjour à Boston furent pour Mgr de Cheverus les plus fécondes de sa vie. Il s'y dépensa sans compter pour le bien de ses ouailles si mêlées; il s'occupa activement des missions sauvages, et par la distinction et la simplicité de ses manières, non moins que par la sainteté de sa vie, se fit des admirateurs et des amis même parmi les protestants. L'abbé de Cheverus acceptait d'aller prêcher et faire de la controverse dans les temples. Ce genre de ministère opéra quelques conversions; mais il eut surtout pour effet de ruiner les préjugés entretenus contre le catholicisme dans ce milieu si profondément puritain. Aussi, lorsque l'abbé entreprit de bâtir une église qui devint la première cathédrale de la Nouvelle-Angleterre, protestants comme catholiques voulurent apporter leur contribution à cette entreprise. C'est le célèbre architecte Charles Bulfinch — l'architecte du capitol — qui se chargea gratuitement, par amitié pour le bon curé, et comme gage de la sympathie de ses coreligionnaires envers une œuvre catholique, de dresser les plans de cet édifice qui s'élevait coin des rues Franklin et Devonshire. L'église, dont on voit de bonnes estampes dans ce même musée de la *Old State House*, était de style roman. Elle fût dédiée sous le vocable de Sainte-Croix — *Holy Cross*. — Ce vocable s'est perpétué : l'église-cathédrale de Boston a toujours gardé ce titre. Quant à la modeste mais élégante chapelle élevée par les soins du premier évêque-missionnaire, elle a depuis longtemps disparu pour faire place aux monuments du « progrès moderne ». Cependant les hauts édifices qu'on lui a substitués portent le nom de

« cathedral building ». Ce nom est tout ce qui rappelle, dans ce quartier d'affaires, un souvenir cher non seulement à la religion mais à l'histoire. C'est quelque chose; mais n'eût-il pas mieux valu conserver la chapelle même? Et n'est-il pas bien regrettable qu'on l'ait ainsi sacrifiée? Non loin de l'endroit où elle s'élevait, subsistent des reliques d'un autre temps et qui n'avaient pas plus de titres que celle-ci à échapper à la dévastation : nous voulons parler de la *Old South Church*, sur la rue Washington, et de la *King's Chapel*, sur la rue Tremont. Elles aussi pouvaient paraître entraver la fureur mercantile qui sévissait dans cette partie de l'ancien Boston; des esprits pratiques ont sans doute estimé qu'elles occupaient un espace que réclamaient des fins plus utiles. Cependant, elles sont toujours au même lieu, comme une affirmation de l'antique foi puritaine. Et ce ne sont pas les amateurs du pittoresque qui se plaindront de la présence, parmi tant de choses laides ou banales, de ces témoins du passé. Pourquoi donc faut-il que l'on n'ait pas été aussi respectueux envers la première église catholique de Boston? Ayant été dessinée par un artiste tel que Bulfinch, elle ne devait pas manquer d'avoir une distinction de lignes qui lui méritait de vivre. L'estampe que j'en ai vue semble bien le prouver. En supposant que son caractère artistique eût été assez ordinaire, il lui restait d'ailleurs suffisamment de signification historique et de valeur morale pour qu'on eût dû l'épargner. Elle avait la vertu d'un symbole; elle disait ce que la France religieuse avait fait, la première d'entre les nations, pour le bien des âmes et l'expansion du catholicisme, en ce coin d'Amérique; et c'est pourquoi je ne me console pas de sa disparition.

Des œuvres matérielles accomplies par Mgr de Cheverus, si la plus importante a péri, il en subsiste une qui est bien touchante, et qui nous montre en quelque sorte à

nu le grand cœur de cet évêque: il s'agit de la petite chapelle Saint-Augustin, située sur la rue Dorchester, dans *South Boston*. Voici à quelle occasion elle fût construite : quand l'abbé Matignon mourut en 1818, son corps fut enterré dans le « Granary burying ground », cimetière qui a été religieusement conservé, en pleine rue Tremont, à deux pas du Capitole, et où l'on vient comme en pèlerinage visiter des tombeaux dont quelques-uns sont historiques et déchiffrer les vieilles épitaphes tombantes. Mais Mgr de Cheverus avait trop aimé ce prêtre, il lui devait trop de gratitude pour ne pas honorer sa sépulture. Aussi acheta-t-il quelques arpents de terre en un endroit où devait se développer le faubourg le plus dense de tout Boston, et qui n'était alors qu'un vaste plateau habité par à peine une quarantaine de familles. En cette solitude bornée par la mer, et qui devait si vite et si abondamment se peupler, il fit ériger une sorte de chapelle-mausolée destinée à abriter les cendres de son compagnon d'exil et d'apostolat. C'était en 1819. Le nom de Saint-Augustin fut donné à cette chapelle, en l'honneur du Père Larisey, un augustinien, qui avait contribué largement à recueillir les donations qui avaient permis de la bâtir. Elle fut quelque peu agrandie en 1833, sans que cette addition ait défigurée la partie primitive, parfaitement reconnaissable, et d'un cachet si distinct. L'architecture en est gothique : c'est un joli spécimen de cet art si français dans ses origines, et qui a subi des transformations en émigrant en Angleterre et en Allemagne, transformations pas toujours heureuses. Charles Bulfinch a-t-il dressé également le plan de cette chapelle? Ce qui est certain, c'est que nous avons là une relique aux lignes simples et pures, probablement le plus vieil exemplaire de gothique qu'il y ait dans Boston. Fasse le ciel que les hommes n'aillent pas démolir à son tour cette chose doublement précieuse, et

par ses souvenirs et par sa physionomie! Il n'importe après tout qu'il subsiste si peu de témoignages tangibles des longs labeurs apostoliques en ce milieu de Mgr de Cheverus. La vraie religion est esprit et vie. « L'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité », a dit le Divin Maître. Le premier évêque français de la Nouvelle-Angleterre a travaillé les âmes qui lui étaient confiées; il a posé en elles des assises inébranlables; et c'est sur ce fondement immatériel que s'est élevée la véritable maison de Dieu, laquelle est devenue l'édifice aux proportions puissantes que nous admirons aujourd'hui. Le premier missionnaire a jeté en terre le grain de senevé qui s'est développé en un grand arbre, et les oiseaux du ciel se reposent sur ses branches. La France était présente au berceau de la République américaine; c'est même son concours qui a hâté son éclosion. Tandis que ses vaillants soldats tiraient l'épée au profit de la jeune et tendre liberté, ses apôtres semaient sur ce sol nouveau les germes de la foi catholique et y préludaient, par le zèle de leur parole et les exemples de leurs vertus, aux triomphes futurs de la sainte Église. Entre tous ces pionniers de l'Évangile du Christ, Monseigneur Jean-Louis Lefebvre de Cheverus tient le premier rang; dans l'organisation du règne de Dieu sur ces rivages, il a eu une part considérable, la meilleure peut-être, laquelle ne lui sera pas enlevée.

Voici maintenant la copie de la lettre dont nous avons parlé.

Elle est sur feuillet unique, lequel porte au *verso* (l'on ne se servait pas encore d'enveloppes en ce temps) l'adresse suivante :

A Monsieur

Monsieur Le Saulnier, curé  
de Montréal,  
à Montréal

Favour of  
Mr. B. Gleason

---

« Boston, ce 21 juillet 1822

Monsieur et digne ami

Mr Benjamin Gleason homme de lettres, astronome, etc., et d'un caractère respectable va à Montréal et à Québec. Il désire voir le collègue, séminaire, etc. Je le recommande à vos bontés et à celles du cher abbé Desjardins à Québec. Je serai peut-être à Montréal avant lui.

Je suis avec un tendre respect,

Votre dévoué serviteur,

† JEAN, évêque de Boston »

Quelques détails sur les personnes concernées dans cette lettre compléteront la petite étude à laquelle elle a donné lieu. Elle était donc adressée à un autre émigré français, l'abbé Candide-Michel Le Saulnier, P. S. S., né à la cour des Ausy, diocèse de Coutances, en Normandie, le 26 mai 1758, ordonné prêtre le 21 septembre 1782. M. Le Saulnier arriva au Canada le 24 juin 1793, fut nommé en 1794 curé d'office à Montréal où il décéda le 5 février 1830 à 72 ans. Il avait succédé à M. Latour-Dézéri comme curé de Montréal. Par ses moyens, il contribua plus que personne à la

construction de la grande église paroissiale de Notre-Dame. Le M. Desjardins dont il y est question s'appelait Louis-Joseph, ordonné le 20 septembre 1788, et arrivé au Canada le 26 juillet 1794. Fut missionnaire à Bonaventure, cette même année; à la Baie-des-Chaleurs, en 1796; à Tracadie, en 1800; en 1801, il était nommé vicaire à Québec, et en 1805, curé d'office de Québec. En 1807, il assumait les fonctions de chapelain de l'Hôtel-Dieu de Québec; il se retira du ministère en 1836, et mourut le 31 août 1848, à l'âge de 82 ans et demi; il fut inhumé dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Québec. (Nous empruntons ces détails biographiques à Tanguay.)

MM. Le Saulnier et Desjardins étaient donc de ces prêtres français que la Révolution avait chassés de leur pays. Mgr Jean-François Hubert (1739-1797) s'était grandement intéressé au sort de ces vénérables émigrés, dont la liste s'était ouverte avec un autre abbé Desjardins, Philippe-Jean-Louis, qui arriva au Canada le 3 mars 1793 et y demeura jusqu'en 1802. L'admirable document où Mgr Hubert formule les dispositions propres à assurer l'avenir de ces réfugiés, tant prêtres que laïques, est du 16 avril 1793. Cette pièce, rédigée pour être soumise à l'approbation du gouverneur, est l'une des plus belles choses de notre histoire.

Quant à ce M. Benjamin Gleason, porteur de la missive épiscopale, et que Mgr de Cheverus qualifie « d'homme de lettres, astronome, etc., » les renseignements n'abondent pas à son sujet. Voici cependant ce que nous avons pu trouver, après beaucoup de recherches. Dans le *Dictionary of Books relating to America*, by Joseph Sabin, (New York, 1875, vol. VII, p. 283, il y a ceci : *Gleason, B anniversary oration... Charlestown, July 5, 1819. By*

Benjamin Gleason, Esq.-Charlestown, T. Green, 1819- 8 vo. pp. 16.

*Gleason, An oration... in Wrentham*, february 22, 1800, in memory of Geo. Washington, By Benjamin Gleason. Wrentham, Printed by Nathaniel et Benjamin Heaton, 1800-8 vo. pp. 31.

*Gleason. An oration on the anniversary of American Independence.* Pronounced before the Senior Class of Rhode Island College, in College Chapel, July 5th 1802. By Benjamin Gleason. Boston, Munroe & Francis, 1802. Ce Benjamin Gleason, appelé « homme-de-lettres », était donc surtout un orateur de circonstance, à en juger par les œuvres ci-dessus mentionnées. Tout son langage littéraire se compose de discours d'occasions, patriotiques et... maçonniques. Nous voyons en effet, au même endroit, toujours sous son nom : « *oration before St. Paul's and Union Lodges, Montreal, June 24, 1812, and other Masonic addresses.* » Il était donc déjà allé à Montréal en 1812, pour y parler devant les loges. Quand il se préparait à y retourner en 1822, et à pousser une pointe jusqu'à Québec, c'était avec « le désir de voir le collègue, le séminaire, etc... » Et c'est à cette fin qu'il avait demandé à Mgr de Cheverus une lettre de recommandation pour ses amis de là-bas. Gleason était-il devenu catholique ? Rien ne l'indique, et nous ne le croyons pas. Mais il était en bonnes relations avec le grand évêque français. Dans ses contacts avec un véritable apôtre doublé d'un gentilhomme, il avait sans doute été à même de voir de près et d'apprécier le « catholicisme en action » ; aussi, devant faire à nouveau le voyage du Canada, il voulait, cette fois, profiter de l'occasion, pour connaître d'autres prêtres français, de la trempe de celui qu'il avait appris à admirer à Boston, et pour y étudier les œuvres qu'y avait créées cette même église romaine,

envers laquelle il ne pouvait s'empêcher de professer du respect, et sans doute de la vénération, depuis qu'il l'avait approchée en la personne de l'un de ses plus augustes représentants, — Mgr Lefebvre de Cheverus.

Henri d'ARLES.

---

## L'ACTION PAR LA CHANSON

---

On l'a dit à bon droit, la chanson française est une part du patrimoine national que nous ont légué nos aïeux, et que nous avons le devoir de transmettre intact à nos enfants. C'est pourquoi notre *Bibliothèque de l'Action française* ne devait pas tarder à s'enrichir d'un chansonnier populaire, tel que l'annonçait notre dernière livraison.

« Nos bonnes chansons canadiennes », nous écrit M. Albert Ferland, l'auteur du joli dessin qui orne la couverture des *Refrains de chez nous*, « éditées ainsi sous petit format et à dix sous seulement, vont trouver, je n'en doute pas, un public accueillant, et ce premier accueil, selon notre espérance, fera désirer plusieurs autres séries de chansons, toutes celles dont les rythmes bercent notre âme canadienne.

« Sur l'aile de la chanson, comme dit si heureusement M. Omer Héroux, plusieurs se laisseront emporter vers un passé où la vie était plus simple et trouvait dans la saine gaieté des refrains naïfs et du bon rire jaillissant, une détente salutaire dans le labeur, un allègement à la lutte, la sérénité qui retrempe les cœurs et affermit le courage. »

Tel est bien l'objectif que l'*Action française* s'est donné en éditant ce recueil, et que se sont donné avec elle les zélés propagandistes grâce à qui un premier tirage a vite été épuisé. La reprise de la vie scolaire permettra à tous les éducateurs de prémunir la jeune génération contre la tristesse ambiante en facilitant la diffusion des airs de chez nous.

*Chanter, c'est ma façon de me battre et de croire !*

Avec la *Fierté* du R. P. Lalande, *Pour l'Action française* de l'abbé Groulx, *Choses de chez nous* et *Refrains de chez nous* dans leur fourniment, nos jeunes seront bien armés pour combattre les bons combats au service de la race française en Amérique.



## TENDANCES DE L'ART CANADIEN

---

*Nous ne parlons ici que des artistes canadiens-français et de la province de Québec. Nous laissons de côté les littérateurs et les musiciens; restent les architectes, les sculpteurs et les peintres.*

*Tous ils ont une tendance, commune aux artistes du nouveau comme du vieux monde: ils se plaignent du public. Certes, ici, plus qu'ailleurs peut-être, ils ont raison. Les amateurs d'art sont rares parmi nous et trop souvent peu fortunés: leurs encouragements ne sont que des paroles. Les gens riches préfèrent l'automobile au tableau.*

*Dans de telles conditions, les travailleurs d'art se dépriment. Néanmoins ils continuent de produire, parce qu'ils ont cela en eux. De quel côté se portent leurs efforts et d'où leur vient l'inspiration? C'est ce qu'il importe de déterminer.*

*Il faut distinguer entre le métier et le choix du sujet.*

*Nous ne possédons aucun peintre cubiste, pointilliste ou complètement impressionniste. Ils font tous de la peinture, qu'on est convenu d'appeler classique, plus ou moins léchée, plus ou moins largement traitée. Il se peut qu'ils profitent les uns et les autres de quelques procédés récents pour produire certains effets accidentels; mais ils n'en font point leur manière habituelle. Sauf deux ou trois qui ont exposé des scènes de l'âge de pierre<sup>1</sup> et des pastels hardis qu'il faut regarder de loin<sup>2</sup>, tous nos artistes sont limpides.*

<sup>1</sup> M. Beaupré.    <sup>2</sup> M. Rosaire.

*Le sujet ? Je sais, il importe peu en art !... Cependant, nous devons essayer de le reconnaître pour dégager les tendances de notre art indigène.*

*La peinture historique est chez nous peu abondante. Hormis quelques grands panneaux commandés par l'État<sup>1</sup>, placés très haut dans les Chambres législatives ou bien oubliés dans l'atelier de l'artiste ; hormis quelques reconstitutions d'édifices disparus et la décoration des bas-côtés de la cathédrale de Montréal<sup>2</sup> ; hormis enfin une collection de légendes indiennes<sup>3</sup> exposée naguère au congrès des américanistes à Québec, on ne trouve presque rien, rien aux Salons annuels, rien chez les particuliers.*

*Chose plus bizarre encore au sein d'un peuple catholique comme le nôtre, la peinture religieuse est rarement représentée aux expositions. On décore les églises sans doute, mais les entrepreneurs de construction mesurent trop souvent le temps aux artistes avec parcimonie, et ceux-ci, forcés d'improviser, ne daignent pas signer des œuvres où ils n'ont pas mis assez de méditation à leur gré. Heureusement, il est des exceptions à cette règle, et nous savons telle chapelle du Sacré-Cœur, en voie de décoration, qui promet d'être une belle chose<sup>4</sup>.*

*Pénurie de toiles historiques et religieuses mais abondance de paysages et de types. Si nos villes — sauf la vieille capitale — offrent peu d'intérêt, nos campagnes au contraire et nos « habitants » ont gardé un charme profond. On trouverait sans peine dans l'œuvre de chacun de nos peintres de beaux paysages d'hiver<sup>5</sup>, des têtes fines et robustes de Canadien<sup>6</sup>, quelques scènes de mœurs<sup>7</sup>. Et parmi ces*

<sup>1</sup> MM. Huot et Beau.    <sup>2</sup> M. Delfosse.    <sup>3</sup> L'abbé Guindon.

<sup>4</sup> M. Leduc.

<sup>5</sup> MM. Suzor-Côté, Gagnon, Franchère, Rosaire.

<sup>6</sup> MM. Suzor-Côté, Franchère, Saint-Charles.

<sup>7</sup> M. Massicotte.

artistes, *une couple ont certainement une palette de décorateur, dans le beau sens du mot*<sup>1</sup> ; mais les surfaces à couvrir, où sont-elles ?

\* \* \*

Le bilan — s'il m'est permis d'employer ici ce terme mercantile — le bilan de la sculpture se réduit à moins de choses. Nos sculpteurs n'atteignent pas la demi-douzaine<sup>2</sup>. Il en est que nous ignorions avant le concours « La Fontaine ». Des deux dont le nom était déjà connu du public, l'un, fils d'un père illustre, s'est borné jusqu'ici et par goût à l'imitation de l'antiquité : c'est un citadin, presque un parisien<sup>3</sup> ; l'autre<sup>4</sup>, venu de la campagne, a glorifié dans ses œuvres le paysan, et nous connaissons de lui une collection de terres-cuites, qu'on pourrait intituler « jeux et usages rustiques » et qui constituent de véritables documents.

\* \* \*

*Un mot enfin de l'architecture.*

N'y cherchons d'abord rien de proprement national : d'ailleurs une telle architecture serait-elle possible ? Ce que l'on remarque, de nos jours et de plus en plus, chez les bâtisseurs, c'est le dégoût du trompè-l'œil, l'aspiration vers les œuvres franches et durables et le souci d'une plus grande perfection. Ils veulent aussi plus de couleur, si je ne me trompe. Une de nos plus récentes églises<sup>5</sup>, de style byzan-

<sup>1</sup> MM. Côté, Gagnon, Adrien Hébert.

<sup>2</sup> MM. Laliberté, Henri Hébert, Soucy, Gratton, Brunet.

<sup>3</sup> M. Henri Hébert.

<sup>4</sup> M. Laliberté.

<sup>5</sup> St-Michel. M. Champagne, arch.

tin, est toute en brique jaune mêlée de céramique bleue et blanche. Ces taches vives dans le gris uniforme de nos perspectives urbaines sont une joie pour les yeux ; il faudrait les multiplier.

\* \* \*

Dans cette étude, nous nous sommes bornés aux seuls artistes qui produisent encore ; c'est pourquoi nous n'avons rien dit des deux patrons de l'art canadien : Napoléon Bourassa et Philippe Hébert. Pour être complet, il faudrait aussi parler de l'enseignement. On l'organise certainement de mieux en mieux dans les écoles ; des cours de plein air<sup>1</sup> et des cours du soir<sup>2</sup> ont été fondés et sont fréquentés par de bons élèves. D'ailleurs ce n'est pas le talent qui manque. Ceux de nos artistes qui osent faire des envois occupent une bonne place aux Salons annuels. Leurs œuvres comptent toujours parmi les plus intéressantes. Malgré le très grand nombre d'exposants de langue et de culture anglaises, il semble que les meilleurs d'entre ces derniers ne sont pas supérieurs à notre petite élite. C'est l'effet de notre sang latin...

\* \* \*

Et donc — puisqu'il faut conclure — excepté en architecture, le « terroir » a bien inspiré nos artistes. Chaque fois qu'ils ont représenté un sujet de chez nous, non seulement ils ont attiré et retenu un plus nombreux public d'amateurs, mais encore ils ont produit des œuvres plus originales et plus fortes... Le fait est là et il devrait être un puissant encouragement. Ne nous laissons pas intimider par ceux que

<sup>1</sup> M. Jobin.

<sup>2</sup> Monument national : MM. Dyonnet et Gill. — Université : M. Lagacé.

le mot « terroir » a le don d'agacer. Si le pays et les choses du pays ne les émeuvent pas, ils n'ont aucune grâce à l'avouer, encore moins à l'afficher. Pour nous, nous croyons notre histoire fort belle, nos saisons riches et variées, notre peuple de la campagne vraiment pittoresque. Les artistes, aux sens affinés, sauront y découvrir des beautés qui nous ont échappé, et, à les fixer, par le crayon, le pinceau ou le ciseau, mériteront toujours notre reconnaissance et peut-être par surcroît un peu de gloire.

Olivier MAURAUULT.

## LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

La fin des vacances appelle la reprise des travaux « pour que grandisse l'Action française ». A tous nos zélés propagandistes nous réitérons nos remerciements. A tous nous redisons que nous comptons sur leur active sympathie pour faire progresser l'œuvre commune.

*Le fonds de votre thèse*, nous écrit un personnage des plus distingués dans le monde ecclésiastique français, nous paraît très juste et votre œuvre ne peut qu'être sympathique aux Français. L'Univers, de Paris, affirme à son tour : La lecture de l'Action française de Montréal, en même temps qu'elle permettra de connaître les difficultés des Franco-Canadiens, initiera les lecteurs français à l'esprit des milieux religieux du Canada, qui ne peut naturellement être absolument identique au nôtre.

A ces témoignages d'approbation européenne, s'ajoutent les éloges décernés aux campagnes de l'Action française par plusieurs de nos meilleurs journaux canadiens-français. Nous les acceptons tous volontiers, parce qu'ils rejaillissent avec éclat sur tous les membres de la grande famille de la revue. Et nous ne demandons qu'à voir s'élargir les rangs de cette famille.

Dans ce but nous accueillerons avec reconnaissance les suggestions et les invitations que l'on voudra bien nous faire pour notre campagne d'automne : de conférences et de propagande. Et dès aujourd'hui, nous offrons à toute personne qui nous fera parvenir au moins cinq abonnements ou réabonnements en retard un magnifique portrait de Mgr Langévin, imprimé sur papier de luxe et reproduisant quelques-unes des plus fières paroles prononcées par le grand blessé de l'Ouest au Congrès du Parler français.

## A TRAVERS LA VIE COURANTE

### *La maison royale d'Angleterre et le français*

J'avais glané pour cette chronique plusieurs faits récents. Et d'abord la visite du prince de Galles au Vatican où il présenta ses hommages au Saint-Père en français, puis la conversation, dans la même langue, du roi d'Angleterre avec quelques-uns des journalistes canadiens, en tournée au front allié. Détails, vraiment, qu'il serait presque ridicule de noter, si nous ne vivions dans ce pays...

### *Notre organisation économique*

Je voulais aussi signaler un événement d'un tout autre ordre, mais qui ne doit pas passer inaperçu: le transfert d'une grande industrie de l'Ontario dans le Québec. *La Compagnie de clôtures métalliques Page*, acquise par un syndicat canadien-français, a quitté, en effet, la ville de Windsor pour celle des Trois-Rivières, ajoutant ainsi un nouveau et puissant chaînon à notre organisation économique.

Mais je ne puis qu'indiquer, comme en courant, ces faits, pressé que je suis d'aborder un sujet qui me paraît d'une gravité exceptionnelle, celui-là même qu'un journaliste sérieux ne craignait pas d'appeler dernièrement : *la seconde conquête de Montréal.*

### *Ville-Marie en 1760*

Une ville se conquiert de différentes manières, par les armes, par la politique, par la trahison. En 1760 Ville-Marie fut conquise par les armes. Le drapeau anglais y remplaça le drapeau français. Mais les vaincus gardaient au cœur l'amour de leur langue. Ils la sauvèrent de la ruine. Ils lui vouèrent même un culte inébranlable. Et à son tour, elle les sauva. Les éléments nouveaux subirent peu à peu son influence, et ainsi s'assimilèrent. La race conquise incorporait ses conquérants. Une page d'Émile Faguet illustre très bien ce phénomène. Je cède au plaisir de la citer : « C'est par la langue qu'un peuple conquis conquiert son conquérant. Le conquérant, pour se faire entendre de ses sujets, plus nombreux, parle leur langue, et, en parlant leur langue, prend leurs façons de penser et, en prenant leurs façons de penser, prend leurs mœurs. A quoi

se mesure la force constitutionnelle, pour ainsi dire, la force de tempérament d'un peuple? A ceci : il force les conquis à parler sa langue (Romains), ou il est amené à parler la langue des conquis (Français). Dans le premier cas, il est vraiment conquérant, c'est-à-dire assimilateur; dans le second, il n'est que vainqueur d'un jour, mais véritablement conquis, c'est-à-dire assimilé. Les peuples résistants se reconnaissent à ceci, qu'ils n'abandonnent jamais leur langue et que leur langue ne les abandonne jamais. »

*Montréal en 1918* Les hommes de Ville-Marie ont-ils dégénéré? Leur force de tempérament, leur force de résistance s'est-elle affaiblie? Comment ne pas l'avouer? Un simple coup d'œil sur notre ville nous en convaincra : quel agrégat informe de races, quelle cacophonie de langues, quel cosmopolitisme d'idées et de mœurs! Même nos quartiers les plus canadiens-français sont entamés. La vague saxonne les mange tranquillement.

Les couches profondes de la race — nous sommes heureux de le constater — paraissent toutefois avoir été peu atteintes. L'amour et la fierté de la langue sont encore très vivaces chez le peuple, et si certaines classes moyennes, la classe commerciale en particulier, ont subi la fascination, non d'une civilisation, mais d'un système d'affaires étranger, la faute en est à nos dirigeants qui ont trop souvent exalté ses méthodes et adopté sa langue.

*La mentalité de nos dirigeants* De ceux-ci malheureusement, on ne peut dire qu'ils ont gardé intact le patrimoine des aïeux. Au barreau, dans le commerce et l'industrie, dans la haute finance surtout, que de lâchetés, que de reculades, que d'abandons! Il y aurait là une étude instructive à faire. Je l'entreprendrai peut-être un jour. Je ne veux que noter aujourd'hui, à la suite de plusieurs esprits clairvoyants, une nouvelle et importante étape, dans l'anglicisation de notre ville.

Jusqu'ici les Montréalais qui se détachaient de leur passé agissaient presque toujours, quelle que fût leur situation, comme simples individus. Mariages mixtes, fréquentation habituelle des milieux anglais, encouragement aux institutions étrangères, abandon, au moins en affaires, de la langue maternelle : c'étaient là des cas personnels, affectant directement celui qui les posait, et par répercussion seulement ceux qui se mouvaient dans le cercle de son influence.

*Notre commission administrative* Mais voici qu'aujourd'hui ce n'est plus soi-même uniquement qu'on livre, c'est la ville même qu'on habite, et du coup tous ses citoyens français. Montréal, en effet, est gouverné depuis quelques mois par une commission administrative composée de quatre Canadiens français et d'un Anglais. Or cette commission, depuis qu'elle siège, viole ouvertement les droits de notre langue.

Elle a commencé par délibérer en anglais. Il fallait s'y attendre : quatre Canadiens français, représentant la majorité, devaient s'incliner devant un Anglais, représentant la minorité ! Première faute, premier anneau de la chaîne qui allait garroter les nôtres. Est-ce l'influence des mots, de leur son, de l'atmosphère qu'ils créent ? Un disciple de Taine n'hésiterait pas à l'affirmer. Quoiqu'il en soit, nos « parlant anglais », loin de faire disparaître les quelques injustices dont souffrait déjà notre langue, lui en imposent de nouvelles.

*Nominations unilingues* Ainsi la Compagnie des Tramways manque délibérément aux règles de son contrat concernant le français. On la laisse bien tranquille, mais... on fait des nominations, on en fait à la brasse. Repassez-les, les unes après les autres. Vous n'en trouverez aucune où le titulaire ne parle que le français, — ce qui est excellent, le bilinguisme étant nécessaire, du moins pour les postes importants ; — mais vous en rencontrerez plusieurs où il ne parle que l'anglais — ce qui est une injustice d'autant plus criante que la majorité de notre ville est de langue française.

Prenez, par exemple, le cas du sous-chef de police. Est-il tolérable qu'un unilingue occupe cette position, un unilingue anglais dans la quatrième ville française du monde ? Eh bien ! il l'occupe, et il semble devoir l'occuper longtemps.

À l'oeuvre Le journaliste que j'ai cité n'avait-il pas raison de parler de seconde conquête de Montréal ? Ce n'est pas cependant, cette fois, une conquête par les armes, c'est une conquête par... Mais ménageons nos mots et pensons surtout à l'action. Les montréalais rentrent actuellement de leurs vacances. Ils ont sans doute peu songé, au bord des lacs ou sur les plages sablonneuses de la mer, aux questions sérieuses. Il est temps de s'y remettre. Il est temps qu'ils comprennent le péril qui nous menace et pensent, sans tarder, par quels moyens ils garderont françaises notre ville et nos âmes. Demain il sera trop tard !

Pierre HOMIER.



## JOURNAUX, LIVRES ET REVUES

### DEUX LIVRES DE M. L'ABBÉ CAMILLE ROY

M. l'abbé Camille Roy compte parmi nos meilleurs *ouvriers* d'action française. La littérature canadienne lui doit quelques-unes de ses plus belles pages, et il ne serait pas exagéré de dire qu'il a inauguré chez nous la critique littéraire. Avant lui, on avait bien, au gré des préjugés ou des passions, critiqué livres et auteurs surtout : d'interminables polémiques s'étaient engagées entre gens de plume, et les horions pleuvaient drus. Le plus souvent il s'agissait bien moins d'apprécier un ouvrage que de porter aux nues un ami ou d'écraser un adversaire. M. l'abbé Roy a su introduire au pays la saine critique, celle qui juge les idées et la forme, sans autre passion que l'amour du vrai et du beau.

En maître plein d'expérience, il a trouvé le genre qui convient. Rempli de bienveillance pour les auteurs et l'œuvre entrepris, il sait faire ressortir les beautés, tout en indiquant d'une manière discrète les réserves nécessaires et les défauts qui déparent un ouvrage. On a pu en certains milieux, trouver trop bénins les jugements du critique. C'était sagesse que de ne pas se livrer à un éreintement facile à l'esprit un peu caustique du professeur. M. Roy préfère encourager, et, dans un pays où la littérature est à ses débuts, n'est-ce pas faire preuve de tact et de prudence ?

Il y a plus de dix ans, le laborieux professeur de rhétorique avait dressé un tableau de nos principaux écrivains<sup>1</sup>. Cette année, il nous a donné mieux : un *Manuel d'Histoire de la littérature canadienne-française*<sup>2</sup>. C'est le premier essai du genre, et il semble susceptible de rendre de réels services.

M. Roy, tout en étant classique, ne réserve pas son histoire de la littérature aux seuls écrivains qui, selon le mot de Nisard, ont exprimé « des vérités générales dans un langage parfait ».<sup>3</sup> A ce compte, le

<sup>1</sup> *Tableau de l'Histoire de la littérature canadienne-française*, in-12, 96 pages (épuisé).

<sup>2</sup> Brochure in-12, 120 pages. Imp. de l'Action Sociale, 1918.

<sup>3</sup> Cité par M. l'abbé Roy dans *La Critique littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 87.

manuel aurait été fort mince et l'étude trop succincte. M. Roy a voulu se montrer plus large, et il a fait entrer dans son œuvre bon nombre d'écrivains, laissant à la postérité d'en abandonner quelques-uns à l'oubli.

Dans une introduction remplie d'idées justes, M. Roy analyse l'esprit canadien-français, ses qualités natives et les causes qui l'ont modifié; il étudie notre langue et indique les trois caractères généraux de notre littérature : « Elle est, dit-il, d'inspiration *française*, d'inspiration *nationale*, d'inspiration *catholique*. »

En développant ces trois traits essentiels, l'auteur trace, d'une façon très sobre et très nette, un magnifique idéal pour tout écrivain canadien soucieux de ne pas forfaire.

L'historien partage ensuite son œuvre en quatre périodes principales : 1° Les origines (1760-1820); 2° La littérature militante (1820-1860); 3° La littérature patriotique (1860-1900); 4° Le renouveau littéraire (depuis 1900).

Il serait trop long d'analyser l'ouvrage. M. Roy étudie dans chaque période les principales productions littéraires. Souvent il se contente d'indiquer sommairement l'auteur et ses œuvres et de donner en quelques lignes une juste appréciation. S'agit-il d'écrivains plus importants, d'hommes dont les écrits ont exercé une influence durable, il ne craint pas de résumer le livre et de porter un jugement d'ensemble. Qui ne parcourerait avec un vif intérêt les pages consacrées à Étienne Parent, à F.-X. Garneau, à Crémazie, à Gérin-Lajoie, etc., etc.

A voir ainsi défilier sous nos yeux lès écrivains de *chez nous*, en songeant que le mouvement littéraire date à peine de 1860, nous sommes agréablement surpris de constater le nombre de nos écrivains et la valeur de plusieurs d'entre eux. Nos prosateurs se sont laissé attirer surtout par l'éloquence et le journalisme, nos poètes se sont trop facilement grisés de rhétorique et se sont livrés à l'imitation; mais, dans la plupart des genres, nous trouvons des travaux d'un mérite réel, et nous pouvons entretenir l'espoir que bientôt surgiront d'autres écrivains formés à l'école des maîtres et capables de produire des œuvres dignes d'admiration.

Le *Manuel d'Histoire de la littérature*, sous son modeste format, est donc appelé à exercer une heureuse influence. Si Augustin Thierry trouva sa vocation d'historien à la lecture de Châteaubriand, ne pouvons-nous pas espérer que l'étude de notre histoire littéraire inspirera aux plus jeunes le désir de briller au firmament des lettres? Épris de

formation classique, placés dans des conditions plus favorables que leurs aînés, ils auront à cœur de se perfectionner dans l'art d'écrire. La conclusion du *Manuel* en leur signalant les imperfections de notre littérature et les moyens d'y remédier, leur indiquera le chemin du succès. Indispensable aux élèves de nos collèges, le travail de M. Roy sera utile à tous et fera mieux connaître les efforts tentés depuis soixante ans pour donner à notre pays une littérature nationale.

Infatigable travailleur, M. l'abbé Roy accepta cette année de succéder aux conférenciers français de l'Institut canadien de Québec. Il traita de la critique littéraire au dix-neuvième siècle et c'est le texte de ces conférences qu'il vient de publier en volume<sup>1</sup>. M. Roy avait promis à ses auditeurs de leur donner « une bonne volonté toute canadienne ». Il a tenu sa promesse et étudié avec talent un sujet très vaste et fort intéressant. Les cinq conférences nous fournissent une idée précise de l'immense travail de critique littéraire accompli en France au cours du siècle dernier.

Le conférencier débute par un coup d'œil rapide sur l'histoire de la critique, et particulièrement de la critique classique, d'après laquelle, « il y a en chaque genre un type unique de beauté littéraire, type qui est le produit de procédés rigoureux, nécessaires, et les auteurs ne pourraient que s'égarer et gâter leurs ouvrages s'ils s'avisèrent de les ajuster sur d'autres lois et sur d'autres mesures » (p. 12). « L'emploi de cette critique dogmatique consiste à examiner les œuvres pour y chercher l'application des règles » (p. 13).

Mme de Staël, au début du XIXe siècle, voulut entreprendre une réforme, « en assignant comme principe du progrès littéraire la thèse du progrès indéfini, la loi de la perfectibilité continue, incessante de l'humanité » (p. 26). Elle brise le moule classique et proclame la nécessité pour les Français de renouveler leur littérature et « de chercher à l'étranger et en eux-mêmes la source des grandes inspirations » (p. 32). Châteaubriand, à son tour, après avoir insisté sur le devoir de donner à l'idéal chrétien une place importante dans la littérature, proclame la poésie de la nature et celle de la conscience. « La conscience... avec ses tristesses, ses rêveries surtout, et ses mélancolies sans cause, a permis à l'auteur de *René* d'exploiter un filon de psychologie à peu près inconnu encore dans la poésie française » (p. 40).

<sup>1</sup> *La Critique littéraire au dix-neuvième siècle*: de Mme de Staël à Émile Faguet, 1 vol. in-12, 236 pages. Imp. de l'Action Sociale, Québec.

Dans sa deuxième conférence, M. Roy étudie Villemain et Sainte-Beuve. Le premier inaugure la critique historique, suivant la méthode de Mme de Staël. « Les écrivains ne peuvent échapper à l'influence du milieu où ils vivent et leurs œuvres doivent porter elles-mêmes quelque empreinte de cette influence » (p. 52). « L'art de la critique historique consistera à replacer l'auteur dans le milieu où il a vécu, à tenir compte pour le juger de son public autant que de lui-même, et aussi de toutes les circonstances qui ont inspiré sa pensée ou peut-être déterminé la manière de son style » (p. 55).

Sainte-Beuve devait pousser jusqu'à l'excès cette méthode et régner en maître pendant un demi-siècle sur la critique littéraire. « Faire poser devant lui un sujet... examiner à la loupe tous les coins de l'âme, puis fondre tous ces détails biographiques et psychologiques avec les idées de l'écrivain et ses aptitudes, et ses ressources d'esprit, et sa valeur d'artiste : c'est le talent de Sainte-Beuve » (p. 69). Il a même tenté de faire « l'histoire naturelle des esprits » en les classant « par familles ». Malgré un incontestable esprit d'observation, le critique aboutit à un échec sur ce point. Il manqua des principes de foi et de morale capables de guider les âmes vers la vérité et le bien, et c'est là la grande faiblesse d'un maître incontesté « dans le royaume du bon goût littéraire » (p. 79).

Nisard entreprend de réagir contre la « critique régnante » et fonde sa théorie sur l'art littéraire. « Une œuvre vaut dans la proportion même où elle s'est remplie de vérités universelles exprimées dans un style parfait. » Cette perfection, il ne la trouvera guère qu'au dix-septième siècle : aussi étudie-t-il surtout « l'esprit français à ce moment unique où, libéré de toute sujétion intellectuelle étrangère, ne communiquant plus qu'avec l'esprit universel des littératures classiques, il produit en œuvres de raison, de puissance morale et de beauté splendide, les fruits incomparables de sa vigoureuse santé » (p. 91).

Saint-Marc Girardin démontre aussi dans ses ouvrages la supériorité de la littérature classique et prouve que les anciens et les auteurs du dix-septième siècle « surent mieux que les romantiques peindre les passions et montrer en elles ce qu'il y a d'éternellement et aussi de supérieurement humain » (p. 101).

Les deux dernières conférences sont consacrées à l'œuvre des auteurs contemporains. Avec Taine, la critique subit une profonde transformation. Épris de positivisme, le philosophe voulut appliquer à la littérature le système qu'il admirait. Il y a en nous une faculté mal-

tresse de toutes les autres, et c'est elle que le critique s'applique à découvrir. Cette faculté étant connue, il pourra presque à priori en déduire les mérites ou les faiblesses, les qualités ou les défauts de l'œuvre littéraire (p. 137). Et cette faculté maîtresse elle-même est subordonnée « aux influences inévitables de la race, du milieu et du moment. Ces trois influences dominent les âmes et les œuvres; c'est elles qui déterminent le caractère des littératures nationales, et mettent leur empreinte décisive sur la production de chaque auteur en particulier » (p. 141).

Brunetière, à l'exemple de Taine, voulut faire de la littérature une branche de l'histoire naturelle. Il fonda sa théorie sur l'évolutionnisme et prétendit découvrir un règne littéraire: méthode erronée, qui n'en fournit pas moins à Brunetière l'occasion de transformer la critique, en faisant ressortir l'influence, parfois décisive, que les œuvres ont les unes sur les autres.

Dans la foule des critiques qui marquent les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, M. Roy est obligé de choisir. Il indique en quelques pages les qualités de Sarcey, de Bourget et d'Anatole France, et consacre plus d'espace à l'œuvre de Jules Lemaitre. « La critique, écrivait ce dernier, est l'art de jouir des livres, en affinant par eux ses sensations » (p. 193). Lemaitre fut pourtant beaucoup plus sévère défenseur des règles du goût que ne le laisserait supposer l'impressionnisme dont il se glorifie.

Le P. Longhaye a l'honneur d'avoir fait retentir la note catholique. Avec les abbés Delfour et Lecigne, mais d'une manière plus forte, il juge les œuvres avec la rigidité des classiques et surtout selon les lois immuables de la morale et de la religion.

Faguet n'a jamais érigé en système ses théories littéraires: il s'est contenté de « juger au mérite les œuvres qu'il étudiait ». Il répète même volontiers qu'il n'a pas de système et pratique un prudent électionisme. On peut dire pourtant qu'il fut un partisan de la littérature classique. Il lui a consacré l'un de ses plus beaux livres et n'a pas craint de faire une cinglante exécution de Voltaire et de tout le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Ce résumé trop long et bien incomplet de l'ouvrage de M. Roy montre avec quelle précision et quelle clarté il étudie la critique contemporaine. En lisant ces conférences on comprend mieux les différents courants d'idées qui ont tour à tour séduit les maîtres du genre et on voit toute l'importance de ce mouvement littéraire.

M. l'abbé Roy ne s'est pas contenté d'un exposé de doctrines. Par l'élégance de son style, l'heureux choix des détails qu'il nous fournit sur chaque grand écrivain, l'auteur nous intéresse vivement. Il ne tombe pas dans le défaut de Sainte-Beuve en cherchant les incidents les plus intimes et parfois les plus scabreux. Il nous initie à la vie de l'écrivain qu'il étudie, et dans le tableau qu'il trace nous sentons, sous la togé du conférencier, l'âme du prêtre. M. Roy excelle à nous montrer, même dans ceux qui ne partagent pas nos croyances, le côté d'idéal et de grandeur par lequel ils nous attirent.

Il a aussi à cœur de ne pas passer sous silence les droits de la vérité et de la morale. Il ne craint pas de montrer la part d'erreur que renferment certaines théories littéraires et il flétrit, avec calme, mais sans ménagement, les outrages infligés à la morale chrétienne. C'est là un courage trop rare, même chez nous. Sous prétexte d'art, on excuse souvent les pires erreurs. Possesseur de la vérité complète, M. Roy en est fier, et tous le sentent au langage qu'il tient.

Nous laissons au lecteur le plaisir de découvrir le charme du style et les fortes pages qui remplissent cet ouvrage. Qu'on relise, par exemple, la description du procédé littéraire de Sainte-Beuve (p. 69), le retour de Brunetière à la foi (p. 170 et sv.), le portrait de Jules Lemaitre (p. 186), etc., et on goûtera la manière de l'écrivain.

Nous pouvons donc à juste titre nous réjouir de ce nouvel ouvrage de M. l'abbé Camille Roy. Il y déploie sur un terrain plus vaste les qualités dont il a fait preuve dans la critique canadienne. Formons le vœu de voir M. Roy continuer ses conférences sur la littérature française, et nous donner des œuvres aussi vivantes. Non seulement ses auditeurs de Québec, mais des lecteurs toujours plus nombreux y trouveront leur profit et ce sera le moyen d'accroître parmi nous l'influence heureuse qu'il exerce déjà dans le domaine des lettres.

Alphonse de GRANDPRÉ, C. S. V.

*Notre secrétariat reçoit dès maintenant les commandes pour le prochain*

*Almanach de la Langue française*

## PARTIE DOCUMENTAIRE

---

### M. LLOYD GEORGE ET LA SURVIVANCE DU GAËLIQUE

---

*Le Casket d'Antigonish publiait, le 4 juillet dernier, l'article suivant :*

In a paper recently received from Scotland, we find an account of the visit made by Premier Lloyd-George to the General Assembly of the Free Church of Scotland, and a summary of his remarks on the preservation of the Gaelic language. Mr. Lloyd-George said he was a member, and had been for a good many years, of a Welsh-speaking church. He was brought up in an institution of that kind, where the whole service was conducted in the Welsh language. As an occasional favour to strangers, they permitted an English sermon now and again. When he moved up to London as a member of parliament he sought another Welsh-speaking church, and had been a member of that church ever since. The very name of liberty in the Celtic languages, he said, must have been picked up from the music of the mountains. He was glad to meet an assembly, where, he believed, about three-fourths of the churches they represented, were churches where they still talked the old language, the language in which the Celt expressed his prayer, his joy, his sorrow, his exaltation, his thought about the past, his hopes about the future, his troubles about the world, his expectations of the world to come; the language in which they talked for thousands of years, and the kindred language in which his own kinsmen in Wales had been talking. There were very utilitarian people who asked them in Wales what was the good of this language of theirs. They did not need it for commerce, they could sell cattle in English exactly as they did in Welsh, and they could buy; and, in fact, the language of commerce, business and politics was the great language of the world — the English language. They had everything in it. They had about the greatest literature in the world, and it was a rich language. That was quite true, but it was no reason why they should give up their own. They

had kept it alive, and the people in their country who talked the best English were the people who talked the most inspiring Welsh. Some of the most brilliant students in their universities were men who perhaps talked nothing but Welsh until they went to school; and at any rate there was an advantage in having a language which was not the language of commerce, which was not the language of the outside world, but which was the language of the heart. There was an inspiration in it; there was a help in it; there was a comfort and a solace in it; and although English was the language he used most, he was glad he had not forgotten a single word of the language of the hearth and the language of the sanctuary, which he learned among the hills of Wales.

Just about the same time when the Prime Minister of Great Britain and Ireland was expressing those sentiments, Colonel Roosevelt was delivering a speech at a Lutheran College in the United States in which he once more gave utterance to his opinion that no language but English should be taught in the American primary schools, and that no newspapers, should, eventually, be published in the United States in any language but English. The difference between the two views is complete and comprehensive; and can only be explained by the fact that Premier Lloyd-George speaks for races who are trusted as good patriots; and would be so trusted whatever language they might speak; whilst Colonel Roosevelt speaks in dread and distrust of other races in the United States. The question is, then, not one of language, but of patriotism, citizenship and loyalty. Uniformity of language does not necessarily guarantee uniform and equal loyalty or patriotism; nor does diversity of languages necessarily damage the quality of citizenship or make people less loyal or patriotic.

*L'administration rappelle que  
les réabonnements sont échus  
depuis le mois de janvier.*